



## LA CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

PAR

L. COUAILHAC et V. FLEURY

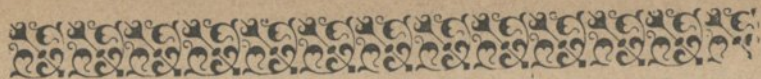
Pendant toute la Restauration, il fut interdit de parler de Napoléon et d'écrire l'histoire du grand Empereur. Ces souvenirs étaient trop proches, et le trône rétabli pour les Bourbons avait, semblait-il, besoin de silence pour se consolider. Le calcul manquait de justesse, car, comme il était impossible que la nation oubliât si vite l'homme prodigieux qu'elle avait si longtemps acclamé, ce fut la légende colportée de chaumière en chaumière qui prit la place de l'histoire, et fit plus pour la mémoire de Napoléon que tous les panégyriques.

Quand la branche cadette remplaça, en 1830, la branche aînée, tout changea. Le gouvernement de Louis-Philippe pensa avoir fort à gagner au réveil des souvenirs napoléoniens. De tous côtés parurent des récits de ces temps mémorables. C'est ainsi que la campagne d'Austerlitz fut contée, dès 1832, par L. Couailhac et V. Fleury, deux écrivains qui, s'inspirant de ce qu'ils avaient pu entendre de la bouche même des survivants de ces grandes batailles, en tracèrent un tableau clair, vif et animé.

Certes, rien n'est plus connu que la campagne d'Austerlitz, et cependant quel Français n'éprouve une profonde jouissance à relire ces pages immortelles comme le fait d'armes qu'elles relatent; quel Français ne savoure avec une joie intense les détails de cette marche si glorieuse à travers l'Europe étonnée et vaincue?

Il faut, le dire aussi, c'est que jamais guerre ne fut plus juste. La France et l'Empereur, qui ne faisaient qu'un, venaient d'être attaqués contre le droit des gens, contre la foi des traités. Ils s'armèrent pour la plus sainte des querelles : la défense de la patrie. Et, s'il est d'autres guerres qui méritent la même appréciation, il n'en est point qui fournisse une plus éclatante justification de la belle pensée exprimée par un Napoléon : « Partout où l'on voit le drapeau français, « on peut être sûr qu'une grande cause le précède et qu'un grand « peuple le suit. »

PAUL GAULOT.



# Campagne d'Austerlitz

PAR

L. COUAILHAC et V. FLEURY

---

Napoléon venait de se faire sacrer empereur ; il venait de distribuer aux soldats ces aigles qui devaient parcourir toute l'Europe ; la monarchie était de nouveau consacrée en France. Mais ce n'était pas tout, la forme du gouvernement de la République cisalpine n'avait pu s'accommoder avec celle du gouvernement consulaire. On l'avait modifiée ; il fallait la modifier encore ; on y travailla de suite.

L'empereur n'était pas habitué aux délais ; d'ailleurs ses ministres et une foule de gens habiles qui l'entouraient ne lui laissaient pas manifester deux fois le même désir. La Lombardie fut érigée en royaume ; et, malgré l'Autriche, Napoléon mit la couronne de fer sur sa tête.

Napoléon sentait que la paix générale, en laissant chacun à sa place, assurerait sa domination, mais le cabinet britannique le savait aussi, et mit tout en œuvre afin d'ébranler sans cesse cette paix qui devait donner une base solide au trône de l'homme dont la juste colère menaçait Londres et les côtes de la Grande-Bretagne.

Malgré la répugnance que l'empereur éprouvait pour l'Angleterre, il écrivit directement, le 2 janvier 1805, au roi Georges III, en insistant pour la paix et le maintien des traités. La réponse à cette lettre, adressée par lord Mulgrave à M. de Talleyrand, était évasive, ne contenait que de froides protestations et s'appuyait sur l'accord que devait Sa Majesté britannique à ses alliés et surtout à l'empereur de Russie. C'était rejeter tout espoir de bonne intelligence, et persister dans l'ancien système d'ameutement européen contre la France ; c'était montrer qu'on voulait encore faire l'embauchage en grand, et exciter les souverains du



Nord à la destruction de l'empire, comme on les avait déjà excités à la ruine de la république.

Le 4 février, Napoléon communiqua aux trois corps de la législature les propositions conciliatrices qu'il avait envoyées au roi de la Grande-Bretagne; il voulait témoigner en toute occasion de son désir de pacification générale, et repousser le reproche qu'on lui adressait déjà d'aimer la guerre pour elle-même.

Ces deux démarches mirent l'opinion publique du côté de Napoléon. Alors commença de lui à l'Angleterre cette guerre qui sembla quelquefois sommeiller et se continua toujours par intrigues, cette guerre qui ne se termina qu'en 1815 sur le champ de bataille de Waterloo. Ce fut là que l'Angleterre protesta pour la dernière fois, et les armes à la main, contre l'illégitimité de Napoléon qui, depuis quinze ans, l'empêchait, disait-elle, de traiter avec lui.

Pendant que Napoléon à Milan plaçait sur sa tête la couronne de fer, et prenait le titre de roi d'Italie, l'Angleterre signait à Pétersbourg un traité par lequel la Russie s'engageait à mettre sur pied une armée de 160,000 hommes pour reprendre le Hanovre, affranchir la Hollande et la Suisse, rétablir sur son trône le roi de Sardaigne, obtenir l'évacuation du royaume de Naples par l'armée française, et enfin donner en Italie une frontière à l'Autriche. Ainsi, plus son ennemi s'élevait, plus l'Angleterre était infatigable à lui susciter des obstacles; après avoir rompu elle-même le traité d'Amiens, elle armait l'Europe contre celui de Lunéville.

Dans cette occasion, la cour de Vienne suivit la marche cauteleuse qu'elle a rarement quittée: d'abord elle se porta comme conciliatrice et tenta de s'interposer entre la France et les cabinets de Londres, de Pétersbourg et de Stockholm. Bientôt, voyant la coalition prendre des forces et s'armer puissamment avec les secours pécuniaires de l'Angleterre, elle s'agite, se plaint hautement de la violation du traité de Lunéville, parce que la république italienne se donnait à Napoléon comme royaume et la république de Gènes à la France comme province. Cependant le traité de Lunéville, à la rédaction duquel avait pris part un représentant de l'Autriche, avait accordé aux Italiens et aux Liguriens la liberté de disposer d'eux-mêmes comme ils l'entendaient; et l'Autriche pouvait bien prévoir alors, d'après les inclinations connues et peu dissimulées de ces peuples, quel usage ils feraient de cette liberté. Si le cabinet de Vienne redoutait de leur part un pareil acte politique, il aurait dû préciser dans le traité, ou l'emploi qu'ils devaient faire de leur indépendance ou celui qui leur était interdit. Mais, réclamer plus tard contre l'accession volontaire à la France des populations italiennes et liguriennes était agir contre la lettre même du traité et montrer une insigne



mauvaise foi. Du reste, alors même que l'Autriche proposait à Napoléon une intervention entre lui et ses ennemis, elle le trompait, elle avait déjà pris parti secrètement avec Londres, Pétersbourg et Stockholm, et ses démarches de conciliation ne servaient qu'à lui faire gagner du temps et à couvrir ses préparatifs. Enfin elle se démasque, signe, le 9 août, le traité de coalition du 14 avril, et reçoit sa part dans la distribution de l'or anglais, qui était l'âme et le nerf de ce vaste complot.

Le 16 août, des armées autrichiennes s'ébranlent, l'archiduc Ferdinand, placé sous la tutelle du général Mack, commande une armée de 90.000 hommes et envahit subitement la Bavière sans déclaration de guerre, mais en accusant seulement Napoléon de la prétendue infraction au traité de Lunéville.

L'électeur de Bavière et sa cour se réfugient à Wurtzbourg. L'archiduc Jean prend position dans le Tyrol et l'archiduc Charles, l'ancien adversaire de Bonaparte, marche vers l'Adige avec 100.000 soldats. Ainsi la position de l'Autriche, qui attaque à l'improviste un allié de la France est bien dessinée; jamais violation de traité n'a été plus flagrante, et, si Napoléon pouvait un jour en tirer une vengeance rigoureuse, le cabinet de Vienne n'aurait pas le droit de crier à l'oppression.

A ce moment, Napoléon, occupé des préparatifs de son expédition en Angleterre, était loin de s'attendre à une agression de la part d'aucune puissance. Résolu d'aller éteindre à Londres même le foyer de toutes ces intrigues qui se tramaient contre lui; il était alors à Boulogne occupé des préparatifs de l'embarquement.

Ses 69 vaisseaux de ligne devaient, par une manœuvre habile, en revenant de plusieurs destinations feintes, se trouver réunis, à un jour fixé, dans le détroit de la Manche: ils auraient présenté le combat à la flotte anglaise, et pendant la bataille, la flottille aurait atteint les côtes d'Angleterre et débarqué l'armée.

C'est là qu'il apprit l'agression de l'Autriche. Cette puissance avait réuni, sous les ordres du maréchal Mack, une armée considérable à Wels: le prétexte de cette réunion était des manœuvres et exercices militaires; mais tout à coup cette armée partit et s'approcha de la Bavière.

Le masque était levé: il n'y avait plus à douter. Aussitôt Napoléon donna l'ordre aux troupes de quitter le camp de Boulogne.

Quatre-vingt-dix mille Français se mettent en marche vers l'Autriche; sept corps d'armée, sous la conduite des maréchaux Bernadotte, Davoust, Soult, Lannes, Ney, Augereau et du général Marmont, ainsi qu'une forte réserve de cavalerie commandée par le maréchal Murat, se dirigent sur la droite du Rhin. Napoléon allait avoir en Autriche 160.000 hommes à sa disposition. Cependant Masséna, qui devait s'opposer en Italie à l'archiduc Charles, avait sous ses ordres 60.000 hommes soutenus des 25.000 hommes

du général Gouvion-Saint-Cyr qui occupait le royaume de Naples. L'empereur lui-même trace à Paris le plan de la campagne d'Italie, et l'envoie au héros (1) de Zurich, qui le remplacera en face de son ancien antagoniste, sur le glorieux théâtre de ses exploits républicains.

Napoléon partit de Paris le 24 septembre, et il était à Strasbourg le 27; c'est là qu'il arrêta son plan de campagne et qu'il donna rendez-vous à l'électeur de Bavière, à Munich, pour le 20 octobre : ses troupes entrèrent dans cette capitale le jour fixé



L'armée quitte Boulogne. (Dessin de Philippoteaux.)

d'avance. De Strasbourg, il pouvait surveiller le passage simultané du Rhin par toutes les divisions de son armée, et suivre des yeux les premières étapes de cet admirable itinéraire qui devait, par l'apparition des corps de Murat et de Lannes aux défilés de la Forêt-Noire, faire croire au général Mack que l'armée française gagnerait la tête des eaux du Danube, et l'engager à retenir de ce côté toutes les forces autrichiennes. Les corps de Marmont, de Davoust et de Soult, traversant le Rhin à la hauteur de Manheim, de Spire et du pont de Cassel, devaient marcher sur Wurtzbourg, et puis se repliant sans obstacle sur Donawerth et Ausbourg, se placer sur les derrières de l'armée de l'archiduc Ferdinand pris à l'improviste, et tracer autour de lui un cercle armé, dont l'autre

1. Voir le n° 40 de la *Bibliothèque militaire*.



moitié serait formée par le corps de Ney et la garde impériale qui, après avoir passé le Rhin sur les ponts de Durlach et de Kehl, se porteraient vers Stuttgart.

Bientôt le mouvement commença sur toute la ligne, et chaque corps suivit l'impulsion générale en se dirigeant vers le point qui lui était indiqué.

Le 1<sup>er</sup> octobre, l'empereur se trouva lui-même sur la rive droite du Rhin. Là, il adressa à ses soldats une de ces proclamations dont le style bref et militaire excitait si bien leur ardeur, et une autre à l'armée bavaroise, pour la lier plus étroitement au sort de l'armée française. « Je connais votre bravoure, disait-il « aux Bavares; je me flatte qu'après la première bataille, je « pourrai dire à votre prince et à mon peuple que vous êtes dignes « de combattre dans les rangs de la Grande Armée! »

L'électeur et les princes Louis et Frédéric de Bade firent à Ehlingen une réception brillante à Napoléon. L'électeur de Bavière n'avait confiance qu'en la France, et l'électeur de Wurtemberg était forcé de se jeter dans ses bras par sa position embarrassante entre deux armées.

Cependant Napoléon portait toutes ses divisions sur Nordlingen pour cacher à l'ennemi le grand mouvement de son aile gauche et séparer le général Mack des renforts autrichiens et russes qui s'avançaient vers lui. Il était nécessaire que Bernadotte marchât de Wurtzbourg au-devant de l'armée bavaroise, en prit le commandement et manœuvrât dans la même direction que les autres divisions. Le maréchal manquait du temps nécessaire pour se porter sur le Danube au point indiqué, à moins de violer les possessions prussiennes en Franconie. Napoléon, qui connaissait la marche lente du cabinet de Berlin et qui savait que la promptitude du succès arrêterait l'explosion de son mécontentement, ordonna à Bernadotte de franchir les territoires d'Anspach et de Barenth avec rapidité en témoignant le plus d'égards qu'il pourrait et en alléguant l'impossibilité de trouver un passage. Malgré ces précautions, la Prusse fit éclater son indignation et, en manière de représailles, ouvrit la Silésie et ses autres provinces aux troupes russes pour se rendre à leur destination. Ces menaces, appuyées par une armée de 150 000 hommes pouvaient sans doute avoir quelque chose d'effrayant au commencement d'une campagne, mais Napoléon ne fut pas épouvanté par le déploiement de toutes les forces de la monarchie prussienne, et Frédéric-Guillaume n'osa pas en venir à une extrémité : il temporisa et embarrassa même par sa contenance les mouvements des alliés.

Les corps du maréchal Bernadotte, du général Marmont et les Bavares sous les ordres des généraux Deroi et Wreden, s'étant réunis, marchèrent ensemble vers le Danube, passèrent par Wissembourg, et se portèrent à Ingolstadt.

Davoust partit de Necker-Elz, suivit la route d'Eckmühl, Ingelfingen, Creilsheim, Dunkelsbühl, Wemdingen, Ettingen, Haarb-  
burg, rencontra Marmont à Neubourg et poussa jusqu'à Dona-  
werth.

Soult partit pour Heilbroun, suivit la route d'Ehringen, Hall, Geilsdorf, Aalen, Nordlingen, Donawerth, s'empara du pont de Munster, défendu par le régiment de Colloredo, et manœuvra sur la rive gauche du Danube pour observer Ulm et intercepter ses débouchés.

Ainsi ces trois corps venaient se rabattre par échelons derrière l'armée autrichienne en s'appuyant sur Ingolstadt, Neubourg et Donawerth. Les mouvements des autres divisions n'étaient pas moins rapides et bien combinés.

Ney part de Stuttgart et suit la route de Esslingen, Goppingen, Heidenheim, Nettheim et Nordlingen.

Lannes part de Louisbourg et suit la route de Gross-Bentelspach à Pludershausen, Aalen et Nordlingen.

Murat s'empare du pont de Lech.

Ce grand et vaste mouvement porte en peu de jours l'armée française en Bavière, lui fait éviter les Montagnes Noires, la ligne des rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du Danube, l'inconvénient attaché à un système d'opérations qui auraient toujours en flanc les débouchés du Tyrol, et enfin place l'aile gauche à plusieurs marches derrière l'ennemi, qui n'a pas de temps à perdre pour se renfermer dans Ulm ou pour se jeter vers la basse Autriche.

Mack, longtemps abusé et par les démonstrations de Napoléon à l'entrée de la Forêt-Noire et par la marche rapide et le rassemblement à Stuttgart des trois corps d'armée de la garde impériale, apprit tout à coup que le gros de l'armée française marchait vers le Danube; aussitôt il concentre ses forces autour de la ville d'Ulm.

Cent mille hommes de troupes françaises se trouvent le même jour sur la rive gauche du Danube et le passèrent au même instant, du 6 au 7 octobre, à Donawerth, Neubourg et Ingolstadt.

Cette manœuvre coupe la ligne d'opérations des Autrichiens, leur enlève toute possibilité de retraite par la Bavière, et les renferme dans cette partie de la Souabe entre les montagnes du Tyrol et le Danube. Pendant ce temps-là le reste de l'armée franchissait le Danube à vingt ou trente lieues au-dessous d'Ulm et prenait à revers la ligne du Lech.

L'empereur établit son quartier général à Donawerth et fit repasser le Lech à Murat pour interrompre la communication entre Ulm et Augsbourg.

Le général autrichien, effrayé de sa situation au milieu de l'armée ennemie, rassemble ses troupes sur l'Iller, espérant nous



rejeter au delà du Danube et se défendre jusqu'à l'arrivée de la première armée russe. Dans ce but il veut s'emparer du pont de Donawerth avec un corps composé de douze bataillons de grenadiers venus du Tyrol et soutenu par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Murat, en marche avec 7.000 hommes de cavalerie pour Zumershausen, rencontre ce détachement; il manœuvre aussitôt pour lui couper la retraite; un combat terrible s'engage.

Le colonel Arrighi attaque avec succès les cuirassiers du prince Albert à la tête de son régiment de dragons. Le colonel Beaumont, du 20<sup>e</sup> hussards, saisit au milieu des rangs ennemis un capitaine après avoir sabré un cavalier qui tente de le défendre.

Tous les canons, tous les drapeaux, presque tous les officiers du corps ennemi et 4.000 soldats tombent en notre pouvoir.

Ce fut la première victoire de la cause impériale dans cette Allemagne où les armées républicaines conduites par Moreau avaient eu de si beaux succès. La victoire se montrait fidèle aux Français et au maître qu'ils s'étaient donné.

Le chef d'escadron Excelmans, aide de camp du prince Murat, avait eu deux chevaux tués sous lui dans l'action, et fut chargé de porter les drapeaux ennemis à l'empereur, qui lui dit : « Je sais qu'on ne peut pas être plus brave que vous; je vous fais officier de la Légion d'Honneur. »

L'empereur passa en revue les dragons au village de Zusmershausen, leur témoigna sa satisfaction de la conduite qu'ils venaient de tenir au combat de Wertingen, et se fit présenter par régiment un cavalier qu'il décora. L'émulation des soldats était excitée par ces brillantes récompenses accordées aux plus braves sur le champ de bataille.

Le maréchal Lannes, avec la division de grenadiers Oudinot et la division Suchet, prit poste à Zusmershausen.

Napoléon tient le gros de l'armée autrichienne renfermée dans Ulm, et d'un autre côté avance avec succès en Bavière. Après le combat de Wertingen, eut lieu celui de Gunzbourg. Le maréchal Ney fait marcher la division Loison sur Langeneau et la division Malher sur Gunzbourg. L'ennemi qui veut s'opposer à cette marche est culbuté partout. C'est en vain que le prince Ferdinand accourt en personne pour défendre Gunzbourg. Le général Malher fait attaquer cette ville par le 59<sup>e</sup> de ligne; le combat devient opiniâtre, corps à corps. Le colonel Lacuée est tué à la tête de son régiment qui, malgré la plus vigoureuse résistance, emporte de vive force le pont. Ney, secondé par la valeur des soldats français, tue 2.000 hommes aux ennemis, fait 4.200 prisonniers, enlève 6 pièces de canon, entre dans la ville, et la belle position de Gunzbourg reste entre les mains de l'armée française.

Après cet engagement Ney détache le général Dupont vers Ulm avec ordre de combattre tout ce qu'il rencontrera. Arrivé au



hameau d'Haslach, Dupont trouve devant lui 25.000 Autrichiens, et il n'a que 6.000 hommes. Il n'hésite pas : il aborde les ennemis à la baïonnette et renverse leur première ligne. Ce succès anime les troupes, les attaques successives des Autrichiens sont repoussées ; enfin Dupont reste maître du champ de bataille, et fait plus de 4.000 prisonniers.

Le plan de Napoléon d'acculer les Autrichiens sur la place d'Ulm, et de leur interdire toute communication avec le Tyrol se réalise ainsi peu à peu. Enfin, le 13 octobre au soir, toute l'armée se trouve près d'Ulm en face de l'ennemi.

Ainsi l'empereur a mis l'armée du prince Ferdinand dans la même situation où il plaça autrefois celle de Mélas en Italie. Après avoir longtemps hésité, Mélas prit la noble résolution de passer sur le corps de l'armée française, et donna lieu par là à la célèbre bataille de Marengo. Mack et l'archiduc Ferdinand adoptent un autre parti. Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes ; ils veulent faire échapper leurs divisions par chacune de ces routes, et les réunir en Tyrol ou en Bohême. Déjà les divisions Hohenzollern et Werneck ont débouché par Heydenheim ; mais Napoléon déconcerte les projets de l'ennemi en ordonnant à Ney d'enlever le pont et la position d'Elchingen. Ney passe le pont à la tête de la division Loison, et l'enlève malgré une résistance acharnée. Il attaque la division défendue par 16.000 hommes commandés par Laudon ; ce corps d'armée est culbuté, poursuivi jusqu'au pied de ses retranchements, et perd 3.000 prisonniers, des drapeaux et plusieurs pièces de canon. Le 18<sup>e</sup> dragons et son colonel Lefèvre, le colonel du 10<sup>e</sup> chasseurs Colbert et le colonel Lajonquières du 40<sup>e</sup> de ligne se distinguèrent dans ce combat.

Cependant l'archiduc Ferdinand se prépare à gagner la Franconie par Nordlingen : pour cela il faut forcer la position de Dupont. Le prince s'établit devant Albeck. Napoléon avait ordonné à Dupont de rejeter dans Ulm tout ce qu'il rencontrerait, car il ne pouvait guère s'attendre à une pareille tentative de la part de l'archiduc, après l'enlèvement de la position d'Elchingen, qui ne permettait plus la retraite qu'à de faibles corps de troupes. Cependant le général Dupont, malgré la disproportion des forces, repousse sans hésiter l'attaque de Ferdinand. La lutte est sanglante et meurtrière. Napoléon, instruit de l'état des choses, détache deux divisions et la cavalerie de Murat au secours de Dupont, engagé dans un si mauvais pas : l'ennemi est écrasé et l'archiduc réduit à fuir vers Aalen pendant la nuit, avec quatre escadrons seulement. Murat se met à sa poursuite.

Napoléon avait établi son quartier général à l'abbaye d'Elchingen, et, de là, il surveillait tous les mouvements de son armée. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, il ordonna au maréchal Lannes de passer le Danube sur le pont d'Elchingen, pour aller rejoindre



le maréchal Ney et assaillir, sur la rive gauche, des hauteurs que le général Mack avait garnies de redoutes et de retranchements pour couvrir Ulm de ce côté. Le mouvement commence à 2 heures du matin, et l'empereur est au milieu de ses soldats; à la pointe du jour, il se poste au hameau d'Hasslach avec sa garde. Le général Bertrand attaque et force le Michelsberg, tandis que le maréchal Ney rejette dans les faubourgs les troupes qui s'appuyaient à cette position. Sous la conduite de Suchet, le général Claparède et le colonel Vedel font des prodiges de valeur : si Ney et ses braves avaient pu soutenir le choc de forces supérieures jusqu'à l'arrivée du maréchal Lannes, peut-être la ville eût-elle été prise d'assaut; mais une double sortie des ennemis les arrête et leur coûte beaucoup d'officiers et de soldats.

Des hauteurs de Michelsberg, Napoléon voyait l'armée autrichienne enfermée dans Ulm; elle resta dans cette position quatre jours sans rien proposer. Pendant ce temps, le maréchal Soult prenait Memmingen avec sa garnison de 6.000 hommes. L'empereur venait de recevoir la nouvelle de cette capitulation, lorsqu'on lui annonça le prince Maurice Lichtenstein, que le maréchal Mack envoyait parlementer. On l'amena à cheval, les yeux bandés. Lorsqu'il fut arrivé, on le présenta à l'empereur. Il venait traiter de l'évacuation d'Ulm; l'armée qui l'occupait demandait à retourner en Autriche.

L'empereur ne put s'empêcher de sourire et de lui dire :  
« Quelle raison ai-je de vous accorder cette demande? dans huit  
« jours, vous êtes à moi sans condition. Vous attendez l'armée  
« russe qui est à peine en Bohême; et, d'ailleurs, si je vous laissez  
« sortir, quelle garantie ai-je qu'on ne fera pas servir vos troupes,  
« une fois qu'elles seront réunies aux Russes? Je me souviens de  
« Marengo. Je laissai passer M. de Mélas, et il fallut que Moreau  
« combattit ses troupes au bout de deux mois, malgré les pro-  
« messes les plus solennelles de traiter de la paix. D'ailleurs, il  
« n'y a pas de lois de guerre à invoquer, après une conduite  
« comme celle de votre gouvernement envers moi. Certainement,  
« je ne vous ai pas cherchés; je ne puis d'ailleurs me fier à au-  
« cun des engagements que prendrait avec moi votre général,  
« parce qu'il ne dépendra pas de lui de tenir sa parole. Ah! si  
« vous aviez dans Ulm un de vos princes, et qu'il s'engageât, je  
« croirais à sa parole, parce qu'il en serait responsable, et qu'il  
« ne permettrait pas qu'on le déshonorât, mais je crois que l'ar-  
« chiduc est sorti. »

Le prince Maurice répliqua de son mieux et protesta que, sans les conditions qu'il demandait, l'armée ne sortirait pas.

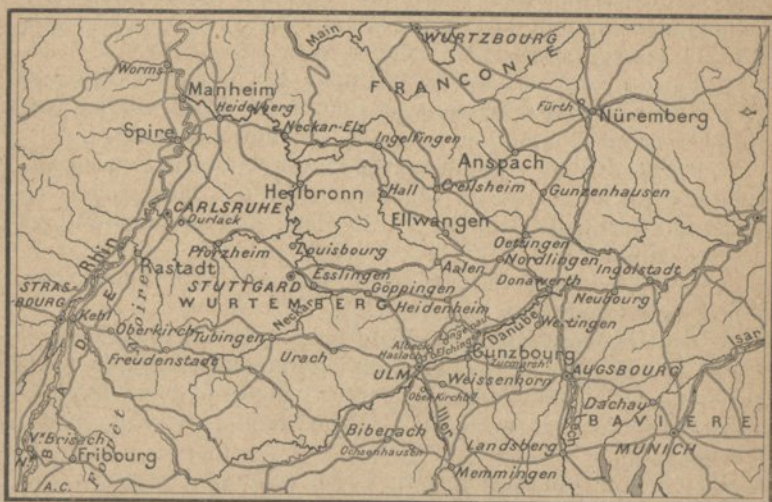
« Je ne vous les accorderai pas, reprit l'empereur; voilà la  
« capitulation de votre général qui commandait à Memmingen;  
« portez-la au maréchal Mack, et, quelles que soient vos résolu-



« tions dans Ulm, je ne lui accorderai pas d'autres conditions. « D'ailleurs, je ne suis pas pressé : plus il tardera, plus il rendra sa position mauvaise, et par conséquent la vôtre à tous. Au sur-« plus, j'aurai demain ici le corps qui a pris Memmingen, et nous « verrons. »

On reconduisit le prince de Lichtenstein à Ulm, et l'on attendit.

Le soir même, le maréchal Mack écrivit à l'empereur une lettre très respectueuse, dans laquelle il disait que la seule consolation qui lui restât dans son infortune, c'était d'avoir à traiter



Carte pour les opérations que précédèrent la capitulation d'Ulm.

avec lui, et que lui seul était capable de lui faire accepter de si dures conditions; qu'au surplus, puisque la fortune l'avait voulu ainsi, il attendait ses ordres.

Ainsi Napoléon, par ses manœuvres habiles et la supériorité de sa tactique, avait vaincu et dispersé toute une armée autrichienne sans perdre plus de 15.000 hommes au feu. Aussi, les soldats disaient de lui : « Il se sert plus de nos jambes que de nos baïonnettes. » Il semblait aussi que ce fût la destinée des généraux opposés à Napoléon d'être pris dans des places. On se souvient qu'après ses belles manœuvres de la Brenta, le vieux feld-maréchal Wurmser fut fait prisonnier dans Mantoue et Mélas dans Alexandrie.

Le 20 octobre Napoléon jouit d'un triomphe qu'il n'avait pas encore connu au milieu de toutes ses victoires. L'armée française se rangeait en bataille sur les hauteurs d'Ulm; les tambours bat-

taient, les musiques jouaient, la porte d'Ulm s'ouvrit, et l'armée autrichienne s'avança silencieuse; chaque corps défila lentement, et alla mettre bas les armes dans un terrain disposé tout exprès.

Cette capitulation mit au pouvoir des Français 36.000 hommes, 70 pièces de canon, 40 drapeaux et environ 3.500 chevaux qui servirent à monter une division de dragons qui était venue de Boulogne à pied.

L'empereur était placé sur un monticule, au centre de son armée; on avait allumé un grand feu, près duquel il reçut les généraux autrichiens, au nombre de dix-sept, parmi lesquels le maréchal Mack, général en chef, Klein, Giulay, Jellaschich, Maurice Lichtenstein, Gobesbein, etc.

Napoléon voulait que l'on eût pour les personnes les plus grands égards; et il se passa là, devant les généraux autrichiens, une scène dont il témoigna vivement son mécontentement.

Pendant que les troupes autrichiennes défilaient silencieusement devant les nôtres, un officier général, qui passait dans les rangs de nos soldats, leur dit : « Eh bien! mes amis, voilà bien des prisonniers. »

« — C'est vrai, mon général, lui répondit l'un d'entre eux, nous n'avons jamais vu tant de j... f... à la fois. »

L'officier général rit beaucoup du propos, et n'eut rien de plus pressé que de venir le raconter à un groupe qui se tenait à quelque distance de l'endroit où l'empereur conversait avec les généraux autrichiens; il le répétait à voix haute, avec de grands éclats de rire.

L'empereur, qui avait l'oreille à tout, entendit le propos : il en fut fort mécontent, et envoya un de ses aides de camp dire à cet officier général de se retirer, et il dit à demi voix aux personnes de son état-major qui l'entouraient :

« Il faut se respecter bien peu pour insulter des hommes aussi malheureux. »

L'empereur revint coucher à Elchingen et partit le lendemain pour Augsburg, où il logea chez l'évêque. Il y resta le temps nécessaire pour organiser une nouvelle combinaison de marches, et partit.

D'Augsbourg, l'empereur alla à Munich, il y reçut toutes les autorités bavaroises, et leur promit de ne pas oublier leur pays dans le traité de paix.

L'empereur donna aux magistrats de Paris les drapeaux et deux pièces de canon prises au combat de Wertingen ; il fit aussi hommage au Sénat de quarante drapeaux enlevés dans les affaires qui avaient suivi ce combat. Son message au Sénat, dans cette occasion, contenait un appel au courage de la jeunesse française.



Avant de quitter Ulm, l'empereur adressa cette proclamation à son armée :

« Soldats de la Grande Armée,

« En 15 jours nous avons fait une campagne.

« Ce que nous nous proposons est rempli. Nous avons  
« chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière,  
« et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses États.  
« Cette armée, qui, avec autant d'ostentation que d'impru-  
« dence, était venue se placer sur nos frontières est anéantie.  
« Mais qu'importe à l'Angleterre ! Son but est rempli. Nous ne  
« sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins  
« grand.

« De 100.000 hommes qui composaient cette armée, 60.000 sont  
« prisonniers ; ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux  
« de la campagne : 200 pièces de canon, tout le parc, 90 drapeaux,  
« tous les généraux sont en notre pouvoir ; il ne s'est pas  
« échappé de cette armée 15.000 hommes.

« Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille ; mais,  
« grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir  
« les mêmes succès sans courir les mêmes chances ; et, ce qui est  
« sans exemple dans l'histoire des nations, un aussi grand ré-  
« sultat ne nous affaiblit pas de plus de 15.000 hommes hors de  
« combat

« Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans  
« votre empereur, à votre constance à supporter les fatigues et  
« les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

« Mais nous ne nous arrêterons pas là ; vous êtes impatients  
« de commencer une seconde campagne. Cette armée russe, que  
« l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers,  
« nous allons lui faire éprouver le même sort.

« A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'in-  
« fanterie : c'est là que va se décider pour la seconde fois cette  
« question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande : si l'infan-  
« terie française est la seconde ou la première de l'Europe.

« Il n'y a point là de généraux contre lesquels je puisse avoir  
« de la gloire à acquérir : tout mon soin sera d'obtenir la victoire  
« avec le moins possible d'effusion de sang ; mes soldats sont mes  
« enfants. »

Bientôt toute la Bavière est délivrée des Autrichiens. Déjà Kienmayer a évacué la ville de Munich que Bernadotte a occupée.

Le prince Ferdinand continue sa retraite, et se dirige par Gunzenhausen sur Nuremberg avec un corps de 4.000 chevaux. Murat, qui les suit toujours à la piste, parvient encore à le déborder. Un nouveau combat s'engage, le 21 octobre, sur la route de Furth à Nuremberg ; les chasseurs à cheval de la garde impériale

chargent avec le plus grand succès les cuirassiers de Mack, et tout ce qui reste à l'ennemi d'artillerie et de bagages tombe dans nos mains. Le 30 octobre, Murat atteint encore l'arrière-garde du prince Ferdinand à Mehrenbach et la met en déroute.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'activité de Murat lorsqu'on suit sa marche depuis Albech jusqu'à Nuremberg : quoique se battant toujours, il a gagné de vitesse l'ennemi qui le précédait de deux marches.

La violation du territoire prussien par un corps de l'armée française avait donné de l'avantage aux ennemis de Napoléon à Berlin. Bientôt Alexandre vint en personne pousser le roi Frédéric-Guillaume à la guerre et, après la défaite d'Ulm, l'archiduc Antoine ajouta ses sollicitations à celles de l'empereur de Russie. Le 25 octobre, deux jours après l'arrivée de l'archiduc, fut conclu entre Alexandre et Frédéric-Guillaume un traité mystérieux dont le principal effet devait être sans doute de donner bientôt un ennemi de plus à l'empereur des Français.

Pendant que l'Autriche, la Russie, la Prusse et l'Angleterre conspirent la ruine de Napoléon, il ne s'arrête qu'un moment à Munich et met toute son armée en pleine marche sur Vienne. Toutes les divisions passent l'Isar et gagnent les bords de l'Inn, où se trouvent déjà Bernadotte, Marmont et Davoust.

Les différents corps de l'armée française franchissent l'Inn malgré la plus vive résistance, et rétablissent partout les ponts ; Bernadotte est à Altenmarck, Davoust à Muhlendorf, Marmont à Wischisburg, Ney à Hansberg, Lannes sur la route de Landshut à Braunau. Murat passe aussi sur la rive opposée, et relève les ponts d'Uring et de Markhel. Le 28 octobre, Lannes s'empare de Braunau, belle position désertée par les Russes, et y trouve des magasins considérables. Bernadotte entre à Salzbourg. L'ennemi se retire sur la route de Carinthie et de Wels. Le quartier général est à Braunau. Le maréchal Davoust prend position entre Kied et Haag.

Murat poursuit l'ennemi l'épée dans les reins et arrive en avant de Lambach. Les généraux autrichiens, voyant que leurs troupes ne peuvent plus tenir, font avancer huit bataillons russes pour protéger leur retraite. Le 17<sup>e</sup> régiment de ligne, le 1<sup>er</sup> chasseurs et le 8<sup>e</sup> dragons chargent les Russes avec intrépidité, les mettent en désordre après une vive fusillade et les mènent jusqu'à Lambach. Le général Walter, avec sa division de dragons, prend possession de Wels.

La division de dragons du général Beaumont et la première division du corps d'armée de Davoust, commandée par le général Bisson, prennent position à Lambach. Le pont sur la Traun était coupé ; Davoust y substitue un pont de bateaux. L'ennemi veut défendre la rive gauche ; le colonel Valterre, du 30<sup>e</sup> de ligne, se



jette un des premiers dans une barque et passe la rivière. Le général Bisson reçoit une balle dans le bras en faisant les dispositions du passage. La rive gauche est balayée d'ennemis. Une autre division du corps de Davoust est en avant de Lambach, sur le chemin de Steyer.

Soult est à Wels, Lannes à Lintz, Marmont est en marche pour tourner la position de la rivière de l'Enns.

La rivière l'Enns peut être considérée comme la dernière ligne qui défende les approches de Vienne et la capitale de l'Autriche est à découvert devant les baïonnettes françaises. L'alarme est dans cette ville : déjà tous les membres de la famille impériale ont suivi la retraite de l'armée et cherché un refuge auprès des Russes.

Cependant Napoléon était à Lintz où il reçut un parlementaire de l'empereur d'Autriche, c'était le général Giulay qui se trouvait compris dans la capitulation d'Ulm : il avait rendu compte à Vienne de la position dans laquelle il avait trouvé l'armée française ; d'une autre part, la monarchie autrichienne était en grand danger ; elle avait besoin de gagner du temps pour rallier l'armée de l'archiduc à l'armée russe et elle voulait les réunir par le pont de Vienne : cette jonction lui eût donné une attitude respectable.

Le général Giulay venait donc proposer un armistice ; l'empereur l'assura de ses intentions pacifiques, mais dit qu'on pouvait traiter sans suspendre le cours des opérations, que ce n'était point à la tête d'une armée de 200.000 hommes qu'on parlait d'armistice avec une armée qui fuyait : que d'ailleurs le général Giulay n'avait pas de pouvoirs de la part des Russes qui, d'après cela, seraient en droit de ne pas reconnaître l'armistice. Il l'invita à se mettre en règle et le congédia avec une lettre pour l'empereur d'Autriche.

L'empereur fut rejoint à Saint-Polten par le général Giulay, qui avait été prendre des instructions et revenait plus pressant que la première fois. Comme ses pouvoirs n'étaient pas plus en règle il fut congédié de nouveau ; mais il devenait évident que l'Autriche voulait sauver Vienne et gagner du temps.

Le général Giulay n'avait pas encore rejoint les avant-postes autrichiens ; depuis quinze jours on le voyait continuellement aller et venir de leur camp au camp français, on savait qu'il était encore chez l'empereur, et le bruit d'un armistice circulait parmi les Autrichiens eux-mêmes. Comme le général Giulay n'avait point encore repassé le pont, ce bruit d'armistice prenait de la consistance. Les Autrichiens, placés sur la rive gauche du Danube, avaient fait tous leurs préparatifs pour brûler le pont du Thabor sur lequel ils avaient laissé un simple poste de hussards.

Les maréchaux Lannes et Murat, voulant sauver ce moyen de passage si essentiel à l'armée, prirent avec eux quelques officiers



et se rendirent eux-mêmes au poste autrichien, où ils répétèrent tous les bruits qui couraient relativement à l'armistice. Le commandant du poste, les prenant pour de simples officiers, ne fit aucune difficulté de se promener à pied avec eux, et ils surent l'amener sur le pont même qui est d'une extrême longueur. Alors des officiers autrichiens vinrent de l'autre bord, c'est-à-dire de la rive gauche, et prirent part à la conversation. Ils se promenaient tranquillement, tournant le dos au poste des hussards. L'officier qui commandait la colonne de grenadiers du maréchal Lannes profita de ce moment. Cette colonne s'était avancée par les rues des faubourgs de Vienne. Les vedettes des hussards, à la vue de ces grenadiers, voulaient retourner pour donner l'alarme; mais l'officier français les retient en leur disant que c'est un poste qu'il va poser sur le bord du fleuve. Ces vedettes le croient, et n'avertissent pas leur poste, qui voit tout à coup avec étonnement la tête de la colonne déboucher derrière lui, à l'entrée du grand pont. Les hussards autrichiens de cette grand'garde, ne voyant pas leur officier, qui était sur le pont avec les maréchaux Lannes et Murat, ayant d'ailleurs l'esprit plein d'idées d'armistice, ne bougent pas. Alors la colonne de grenadiers s'avance au pas redoublé, entre sur le pont, et se hâte de gagner l'autre rive en jetant à l'eau tous les artifices disposés pour incendier le pont.

Ce fut alors que les officiers autrichiens s'aperçurent de la faute qu'ils venaient de faire: mais il n'était plus temps; la colonne avançait toujours, et leurs canonniers qui étaient à leurs pièces à l'autre bord, ne concevant rien à ce qui se passait sous leurs yeux, n'osaient pas tirer, parce qu'ils voyaient leurs officiers sur le pont en conversation avec les nôtres; ils laissèrent arriver la colonne qui se précipita rapidement, et virent bientôt prendre leurs canons, ainsi qu'eux-mêmes et tout ce qui était là.

Jamais surprise ne fut mieux conduite et n'eut un plus grand résultat. La réunion des armées russes avec celle que l'archiduc Charles ramenait d'Italie devint dès lors impossible.

Ce prince venait à marches forcées d'Italie et se portait sur Vienne dans l'espoir de s'en emparer pendant que l'empereur manœuvrait en Moravie, et de couper ainsi nos communications. Il croyait, comme l'armée russe, que la ligne d'opérations de l'empereur était sur Vienne; l'empereur en avait une autre, de Brünn par Znaïm sur Lintz, qu'il avait fortifiée. Il était préparé pour tous les événements. Les Russes n'avaient pas saisi cette grande combinaison, et c'est ce qui causa leur perte, puisque, dans la croyance que la ligne d'opération de notre armée était nécessairement sur Vienne par Nicolsbourg, ils firent une marche de flanc d'Austerlitz sur cette dernière ville, persuadés que si une manœuvre aussi hasardeuse réussissait, c'en serait fait de l'armée française, coupée de ses parcs de réserve et de ses ren-



forts. L'empereur a dit « que du haut des rochers de Brünn, il était comme l'aigle dans son aire, libre de fondre à volonté sur sa proie ». Libre en effet de ses mouvements, il laissa l'armée russe défilér devant lui dans la direction de Nicolsbourg jusqu'au moment où sa proie lui parut bonne à saisir.

Cette surprise du pont du Thabor fit grand plaisir à l'empereur. Il fit ses dispositions pour manœuvrer de toutes ses forces, soit sur les Russes, soit sur l'archiduc Charles, suivant que l'un ou l'autre se trouverait à portée.

L'armée française se dirigea de tous les points sur Vienne ;



Champ de bataille d'Austerlitz.

elle passa le Danube et se mit en marche par la route de Znaim pour rejoindre les Russes, qui avaient passé le Danube à Stein.

Le 11 novembre, Mortier, à la tête de six bataillons, se porte vers Stein. Il croyait n'y trouver qu'une arrière-garde; mais tout un corps de Russes y était encore. Alors s'engagea le combat de Diernstein, si célèbre dans les fastes de cette brillante campagne. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, 4.000 braves, excités par l'exemple du maréchal Mortier et l'intrepidité du général Gazan, tiennent tête à 25.000 Russes, et culbutent tout ce qui leur est opposé. Maîtres du village de Léoben, ils pensaient que la journée était finie; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu 10 drapeaux, 6 canons et 1.100 hommes, honteux d'avoir été battu par un corps si inférieur en nombre, dirige deux colonnes par des gorges difficiles pour tourner les Français. Aussitôt que Mortier vit cette manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avaient

tourné, et se fit jour à travers les lignes des Russes, à l'instant même où le 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère et le 31<sup>e</sup> de ligne abordaient un autre corps et le mettaient en pleine déroute, après lui avoir pris 2 drapeaux et 400 hommes. A la suite de cette brillante affaire, Mortier rejoignit l'armée française sur la rive droite du Danube. Le lendemain du combat de Diernstein, les Russes évacuent Krems, et quittent les bords du Danube pour gagner l'intérieur de la Moravie. Ce beau fait d'armes eut lieu à la vue du château de Diernstein, où le roi Richard passa jadis le temps de sa captivité.

Le 13 novembre, Napoléon entre dans Vienne, et, s'emparant d'une capitale d'empire, il apprend à l'Europe à respecter son titre d'empereur. De son quartier général de Schœnbrunn, il règle en souverain le gouvernement de la haute et basse Autriche; le général Clarke en est nommé gouverneur général et Daru intendant général.

La prise de la capitale de l'Autriche remet encore entre nos mains un matériel considérable.

Les troupes françaises ne s'arrêtent point à Vienne; bientôt toutes les colonnes de l'armée se trouvent en Moravie, à plusieurs journées au delà du Danube.

L'empereur d'Autriche se retire dans la direction d'Olmütz.

Napoléon, alors lança toute la cavalerie sur la route d'Olmütz, et s'y porta lui-même. A la première poste sur cette route, on rencontra l'arrière-garde ennemie: la cavalerie russe chargea bravement tout ce qui la poursuivait, et elle allait nous mener tambour battant, si les grenadiers à cheval de la garde, qui se trouvaient là, n'eussent coupé en deux cette ligne russe; l'autre partie, qui talonnait nos troupes légères, fut dispersée par les cuirassiers.

Cette échauffourée ne se termina qu'à la nuit; l'empereur retourna à Brünn. Le lendemain, il vint sur le terrain où s'était passée cette affaire, pour placer son armée qui arrivait dans plusieurs directions: il poussa jusqu'à Wischau sa cavalerie d'avant-garde; il y alla lui-même; et, en revenant, il parcourut au pas de son cheval toutes les ondulations, toutes les sinuosités du terrain situé en face de celui où il avait fait prendre position. Il s'arrêtait à chaque hauteur, faisait mesurer les distances et répétait souvent à son état-major:

— Messieurs, examinez bien le terrain, vous aurez un rôle à y jouer.

C'était celui où, huit jours après, se livra la bataille d'Austerlitz.

Avec ce tact qui lui était habituel, qui lui faisait deviner l'approche d'un événement, et qui le rendait maître de le faire tourner comme il lui convenait, il sentait que la lutte allait se terminer;



il se trouvait là en face de deux empereurs, une grande crise se préparait; la bataille était inévitable.

Le 27 novembre, l'empereur François dépêche M. de Stadion et de Giulay munis de pleins pouvoirs, pour négocier avec Napoléon, qui offre préalablement un armistice afin d'arrêter l'effusion du sang, si on a réellement envie d'en venir à un accommodement définitif. Mais Napoléon reconnaît bientôt que toutes ces démarches de l'ennemi ne sont encore que des ruses de guerre pour endormir sa vigilance et donner à la seconde et à la troisième armée russe le temps d'arriver.

Le 28 novembre, à neuf heures du matin, une nuée de cosaques, soutenus par la cavalerie russe, fit plier les avant-postes de Murat, cerna Wischau en avant d'Olmütz et y prit 50 hommes à pied du 6<sup>e</sup> régiment de dragons. Dans la journée, l'empereur Alexandre se rendit à Wischau où le second corps russe fit sa jonction avec Kutuzow et toute son armée, et prit position derrière cette ville.

L'empereur envoya son aide de camp, le général Savary, complimenter Alexandre dès qu'il sut ce prince arrivé à l'armée. Cette politesse ne fut pas inutile à Napoléon : dans les conversations que Savary eut avec les jeunes officiers, qui, sous différents titres, environnaient l'empereur de Russie, il s'aperçut bientôt que la présomption et l'imprudence régneraient dans les décisions du cabinet d'Alexandre.

Ce prince, prenant la lettre que le général Savary lui remit de la part de Napoléon, dit :

« Je suis sensible à la démarche de votre maître : c'est avec regret que je suis armé contre lui ; et je saisirai avec beaucoup de plaisir l'occasion de le lui témoigner. Depuis longtemps il est l'objet de mon admiration. »

Puis après avoir pris lecture de la lettre :

« Monsieur, dit-il, vous direz à votre maître que les sentiments exprimés dans sa lettre m'ont fait beaucoup de plaisir ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui en donner le retour. Je ne suis point disposé à être son ennemi, ni celui de la France. Il doit se rappeler que du temps de feu l'empereur Paul, n'étant encore que grand-duc, lorsque les affaires de la France éprouvaient de la contrariété et ne rencontraient que des entraves dans les cabinets de l'Europe, je suis intervenu et ai beaucoup contribué, en faisant prononcer la Russie, à entraîner par son exemple toutes les autres puissances de l'Europe à reconnaître l'ordre de choses qui était établi chez vous. Si aujourd'hui je suis dans d'autres sentiments, c'est que la France a adopté d'autres principes, dont les principales puissances de l'Europe ont conçu de l'inquiétude pour leur tranquillité. Je suis appelé par elles pour concourir à établir un ordre de choses convenable et rassurant pour toutes. C'est pour atteindre ce but que

« je suis sorti de chez moi. Vous avez été admirablement servis  
« par la fortune, il faut l'avouer; mais, en allié fidèle, je ne me  
« séparerai pas du roi des Romains (il désignait ainsi l'empereur  
« d'Autriche) dans un moment où son avenir repose sur moi : il  
« est dans une mauvaise situation, mais pas encore sans remède.  
« Je commande à de braves gens; et, si votre maître m'y force, je  
« leur commanderai de faire leur devoir. »

Une longue conversation eut lieu entre l'empereur de Russie et le général Savary, Alexandre termina en disant :

« Voici ma réponse : l'adresse ne porte pas le titre qu'il a pris  
« depuis. Je n'attache point d'importance à ces bagatelles; mais  
« cela est une règle d'étiquette, et je la changerai avec bien du  
« plaisir aussitôt qu'il m'en aura fourni l'occasion. »

L'adresse portait ces mots :

*Au Chef du Gouvernement Français,*

Le général Savary en entrant au camp trouva l'empereur encore dans la maison de poste de Proznitz, à 600 toises de ses dernières vedettes. Il avait été toute la journée à cheval, sur le terrain où s'était passée cette affaire d'avant-garde, et dit à Savary : « Prenez un trompette, et faites en sorte de retourner  
« chez l'empereur de Russie; vous lui direz que je lui propose une  
« entrevue demain à l'heure qui lui conviendra, entre les deux  
« armées, et que, bien entendu, il y aura pendant ce temps-là  
« une suspension d'armes de vingt-quatre heures. »

Le général, après avoir passé une partie de la nuit en pourparlers avec les généraux, qui ne voulaient pas prendre sur eux de le conduire à l'empereur de Russie, parvient enfin jusqu'à lui. Ce prince décide qu'il enverra à Napoléon son premier aide-de-camp.

Le général Savary, dans tous ces différents trajets, avait causé souvent et longtemps avec les officiers d'état-major russe : c'étaient presque tous des jeunes gens qui croyaient réellement que Napoléon avait peur et qu'il cherchait à leur échapper; ils blâmaient à tort et à travers l'ambition de la France, et ils parlaient de la réduire, comme si déjà il ne se fût plus agi que de poursuivre les débris de l'armée française et de dicter des lois à Napoléon vaincu.

Napoléon sentit qu'une armée ainsi dirigée ne pouvait que faire des fautes, dès lors son plan fut d'attendre et d'épier le moment d'en profiter. Il donna aussitôt l'ordre de retraite à son armée; il l'exécuta de nuit, comme s'il eût essuyé une défaite, prit une bonne position à trois lieues en arrière, et fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries.

L'empereur de Russie lui envoya son aide de camp, le prince



Dolgorouki. Cet officier put remarquer que tout, dans la contenance des Français, respirait la réserve et la timidité; le placement des grand'gardes, les retranchements que l'on élevait en toute hâte, annonçaient une armée à demi-vaincue.

L'empereur se rendit lui-même aux avant-postes quoiqu'il ne fût pas dans l'usage de recevoir avec tant de circonspection les parlementaires à son quartier général. Après les premiers compliments, Dolgorouki entama des questions politiques; on com-



Napoléon à Austerlitz. (D'après le tableau de Gérard.)

prend tout ce que dut souffrir Napoléon, lorsqu'il s'entendit conseiller de céder la Belgique et de déposer la couronne de fer.

Mais il contient son indignation; sa prudence eut un plein succès. L'aide de camp d'Alexandre retourna vers son maître, plein de l'idée que l'armée française était à la veille de sa perte. Toutes les jeunes têtes qui dirigeaient les affaires russes se livrèrent sans mesure à leur présomption naturelle. Il n'était déjà plus question de battre l'armée française, mais de la tourner et de la prendre; elle n'avait tant fait que par la lâcheté de Mack et de ses troupes. Cependant, plusieurs anciens généraux autrichiens qui avaient

combattu contre Napoléon élevèrent la voix dans le conseil et avertirent qu'il ne fallait pas marcher avec une si grande confiance contre une armée composée de tant d'anciens soldats et d'officiers du premier mérite. « Nous avons vu, disaient-ils, dans « les circonstances les plus difficiles, le général Bonaparte res- « saisir la victoire par des opérations rapides, imprévues, et « détruire les armées les plus nombreuses, » Mais à cette vieille expérience, les favoris d'Alexandre opposaient la bravoure de 80.000 Russes, la présence de leur empereur et du corps d'élite de sa garde ; ils voyaient Napoléon égaré par la victoire à deux cents lieues de ses frontières, au centre de la Moravie, opérant sur un espace de quatre vingt-dix lieues en pays ennemi, menacé à sa gauche par la Bohême, à sa droite par la Hongrie, inquiété de plus par l'accession secrète de la Prusse et par la fermentation du peuple de Vienne, et ils se livraient à leurs espérances de triomphe.

Napoléon avait un grand désir de la paix, et il était fort disposé à accueillir des propositions raisonnables ; mais il paraît que le prince Dolgorouki avait manqué de tact dans la manière de rendre ce dont il était chargé, car Napoléon le congédia avec ces paroles, prononcées d'un ton sec et fâché : « Si c'est là ce que « vous avez à me dire, allez reporter à l'empereur Alexandre que « je ne croyais pas à ces dispositions, lorsque je demandais à le « voir ; je ne lui aurais montré que mon armée, et je m'en serais « rapporté à son équité pour les conditions ; il le veut, nous nous « baltrons ; je m'en lave les mains. »

Et après l'avoir congédié, il s'en alla, disant : « Mais il faut « que ces gens-là soient fous de me demander d'évacuer l'Italie, « lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de m'arracher Vienne. Quels « projets avaient-ils donc, et qu'auraient-ils fait de la France, si « j'avais été battu ? Par ma foi, il en arrivera ce qu'il plaira à « Dieu ; mais avant quarante-huit heures, je la leur aurai donnée « bonne. »

Tout en parlant ainsi, il revint à pied jusqu'au premier poste d'infanterie de son armée : c'étaient des carabiniers du 47<sup>e</sup> léger, l'empereur était irrité, et il témoignait de sa mauvaise humeur en frappant de sa cravache les mottes de terre qui étaient sur la route. La sentinelle l'écoutait ; c'était un vieux soldat qui s'était mis à l'aise ; il était là tranquille, bourrant sa pipe, son fusil dans les jambes : à ce moment Napoléon passait près de lui, et il dit en le regardant.

« Ces b....là croient qu'il n'y a plus qu'à nous avaler ! » Le vieux soldat se mit aussitôt de la conversation : « Oh ! oh ! dit-il, « ça n'ira pas comme ça ; nous nous mettrons en travers. »

Ce bon mot dérida l'empereur, il monta à cheval et rejoignit gaiement le quartier général.

Quand toutes les dispositions de l'empereur furent prises, il



démasqua le mouvement des corps qu'il voulait joindre à son armée dans la plaine d'Austerlitz, et sur la présence desquels ses ennemis ne comptaient pas. Bernadotte était à Znaim, à douze lieues en arrière de Brünn, l'empereur lui écrivit le 30 novembre par un officier qui devait arriver dans la nuit : « Nous nous battons « après-demain, si vous voulez en être, dépêchez-vous ». Bernadotte était le lendemain au bivouac. Davoust était à Presbourg avec 25.000 hommes, à trente lieues du champ de bataille d'Austerlitz. Son corps entra à Nicolsbourg le 1<sup>er</sup> décembre à l'ouverture de la nuit. Le lendemain à 7 heures du matin, il était tout entier en position sur le champ de bataille. C'est par cette mobilité de tous les corps et par l'habileté des combinaisons qui, des points les plus éloignés, les faisaient arriver à jour nommé et à l'heure dite sur le lieu où il fallait se battre, que le général obtint ses succès en Italie, et que l'empereur Napoléon fut vainqueur à Austerlitz et à Wagram.

Soult avait trois divisions d'infanterie, le maréchal Lannes en avait deux; l'une très forte, composée de grenadiers réunis; l'autre de la garde à pied. Le maréchal Davoust en avait une à portée; l'empereur avait, outre sa cavalerie légère, trois divisions de dragons, deux de cuirassiers, les deux régiments de cuirassiers avec la garde à cheval.

Il fit apporter sur ce terrain une grande abondance de toute espèce de subsistances et de munitions de guerre, tirées des magasins de Brünn.

Cependant les alliés sont en deçà de Wischau et continuent le mouvement que Napoléon leur a suggéré par sa feinte retraite, ils le suivent et viennent se placer avec confiance sur le champ de bataille qu'il a choisi lui-même, et où il voulait les attirer.

Le 30 novembre 1805, Napoléon place lui-même toutes les divisions de son armée.

Il passe sa journée entière à cheval à voir lui-même son armée régiment par régiment. Il visite tous les parcs, toutes les batteries légères, donne les instructions à tous les officiers ou canonniers, et va ensuite examiner les ambulances et moyens de transport pour les blessés.

Il revient dîner à son bivouac, et y fait appeler tous ses maréchaux; il les entretient de tout ce qu'ils doivent faire le lendemain, et de tout ce qu'il est possible que les ennemis entreprennent.

Le 1<sup>er</sup> décembre, les ennemis se trouvent sous les armes en face de nous. Bientôt l'empereur, du haut de son bivouac, voit avec une indicible joie l'armée russe commencer, à deux volées de canon de nos avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner notre droite. Alors il s'écrie : « Avant demain, au soir, cette armée est à moi. » Cependant, le sentiment de l'ennemi était

tout autre : il se présentait devant nos grand'gardes à la portée du pistolet ; il défilait sur une ligne de quatre lieues en longeant l'armée française qui semblait ne pas oser sortir de sa position ; il n'avait qu'une crainte, c'est que Napoléon lui échappât. Pour le confirmer dans cette idée, Murat fit avancer dans la plaine un petit corps de cavalerie qui parut étonné des forces immenses de l'ennemi, et rentra à la hâte.

Le même jour, l'empereur fit entrer ses soldats dans la confiance des projets de l'ennemi et du succès assuré de leurs efforts, en mettant à l'ordre du jour cette proclamation :

« Soldats,

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée  
« autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez  
« battus à Hollabrünn, et que depuis vous avez constamment  
« poursuivis jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables ; et, pen-  
« dant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présen-  
« teront le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons ; je me  
« tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous  
« portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ; mais  
« si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre  
« empereur s'exposer aux premiers coups ; car la victoire ne  
« saurait hésiter, dans cette journée surtout, où il y va de l'hon-  
« neur de toute la nation.

« Que sous prétexte d'emmenner les blessés, on ne dégarnisse  
« pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette idée,  
« qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont ani-  
« més d'une si grande haine pour notre nation.

« Cette victoire finira votre campagne, et nous pourrons  
« reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons rejoints par les  
« nouvelles armées qui se forment en France ; et alors la paix  
« que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Le soir, il s'engagea à l'extrême droite un tiraillement qui se prolongea assez longtemps pour inquiéter l'empereur. Déjà il avait envoyé plusieurs fois voir d'où il provenait ; enfin il ordonna au général Savary d'aller jusqu'à la communication entre la division du général Legrand et celle du général Friant, et de ne pas revenir sans connaître ce que faisaient les Russes, ajoutant que ce tiraillement devait couvrir quelque mouvement.

A peine arrivé à la droite de la division Legrand, le général Savary vit son avant-garde qui était repoussée du village de Sokolnitz, placé au pied de la position des Russes, qui avaient voulu s'en emparer, pour déboucher au delà sur la droite de l'armée française. La nature du terrain favorisait leur mouve-



ment qui était déjà commencé ; cependant ils ne le continuèrent pas à cause de la nuit qui s'obscurcit bientôt : ils se contentèrent de s'amonceler sur ce point, de manière à se déployer rapidement à la pointe du jour.

Lorsque le général Savary revint, l'empereur était couché sur la paille, dormant profondément sous une espèce de baraque que les soldats lui avaient faite : on fut obligé de le secouer pour l'éveiller. Il écouta le rapport, et partit pour visiter lui-même, à pied et incognito, toute sa ligne. En revenant à travers les lignes du bivouac, il fut reconnu par les soldats, des faisceaux de paille furent mis en un instant au bout de milliers de perches, et 80.000 hommes se présentèrent au-devant de l'empereur, en le saluant par des acclamations, les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres disant que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'empereur.

Un des plus vieux grenadiers s'approcha et lui dit : « Sire, tu « n'auras pas besoin de t'exposer, je te promets, au nom des « grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux « et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de « l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronne- « ment. »

L'empereur, vivement ému de cette scène, dit en rentrant dans son bivouac :

— « Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrette de « penser que je perdrai bon nombre de ces braves gens. Je sens, « au mal que cela me fait, qu'ils sont véritablement mes enfants, « et, en vérité, je me reproche quelquefois ce sentiment, car je « crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à faire la guerre. »

Napoléon s'occupa ensuite des préparatifs immédiats de la bataille, puis, à une heure du matin, il monta à cheval pour parcourir ses postes, reconnaître les feux des bivouacs de l'ennemi et se faire rendre compte par les grand'-gardes des mouvements des Russes. Il apprit qu'ils avaient passé la nuit dans l'ivresse et les cris tumultueux.

Le soleil du 2 décembre, le soleil d'Austerlitz, se leva enfin. L'empereur, entouré de tous ses maréchaux, attendait, pour donner ses dernières instructions, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du jour les ordres furent distribués, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop.

Napoléon, qui connaît la composition de tous les régiments, adresse à chacun d'eux en passant un de ces mots qui vont au cœur des soldats et qui deviennent leur cri de ralliement au milieu du feu : « J'espère, dit-il au 28<sup>e</sup> de ligne qui avait beaucoup de conscrits du Calvados et de la Seine-Inférieure, j'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui ! » Et au 57<sup>e</sup> : « Sou- « venez-vous qu'il y a bien des années que je vous ai nommés la

« *Terrible!* » Il s'écrie en parcourant le front de bandière de plusieurs corps : « Soldats, il faut finir cette guerre par un coup de tonnerre! » Et les cris de *Vive l'empereur!* sont le véritable signal du combat.

A sept heures du matin l'armée des alliés quitte les hauteurs de Pratzen. Cependant une violente canonnade se fait entendre à l'extrémité de la droite que l'avant-garde des Russes déborde et croit déjà avoir tournée; Davoust, accouru sur l'avis du général Margaron, l'arrête tout à coup et fait tête à Buxhowden vers Telnitz et Sokolnitz avec une admirable constance.

Soult reçoit l'ordre d'attaquer les hauteurs en arrière et à gauche du plateau de Pratzen. En vain Kutusow, qui reconnaît sa faute et sent l'importance de cette position, veut la reprendre et la garder à tout prix; il est forcé après deux heures de la lutte la plus opiniâtre avec les divisions Vandamme et Saint-Hilaire, de nous abandonner les hauteurs de Pratzen et toute l'artillerie qui les couronne. La droite de l'ennemi est coupée et tous ses mouvements deviennent incertains.

Le corps du maréchal Lannes s'avance dans la direction de Bosenitz, en échelons par régiments, et celui du maréchal Soult marche vers Blasovitz pour démasquer la cavalerie de Murat. Une canonnade terrible s'engage sur toute la ligne.

Murat secondé par les divisions de Bernadotte et de Lannes, s'empare successivement des hauteurs de Blasovitz, des positions de Kruck et de Hollubitz.

Nous occupons le centre et la gauche de l'ennemi, qui se trouvent interceptés du corps de bataille.

Les débris de l'aile droite des alliés, enfoncée, prisonnière ou détruite, nous laissent maîtres du terrain; ils tentent de ressaisir l'avantage au centre à l'aide de leur réserve et de la cavalerie de la garde impériale russe. Déjà même cette cavalerie a chargé et culbuté un bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne. Mais Napoléon n'est pas loin: il ordonne au maréchal Bessières de se porter au secours de sa droite avec ses invincibles et bientôt les deux gardes russe et française en viennent aux mains.

Le succès n'est pas douteux: malgré leurs efforts, les Russes sont obligés de céder à l'intrépidité des vétérans de notre armée. Colonel, artillerie, étendard, tout est enlevé. Le régiment du grand-duc Constantin est écrasé; lui-même ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval. C'est le général Rapp qui vient tout sanglant, son sabre brisé, son cheval couvert de blessures, annoncer à l'empereur le succès de la charge décisive contre la garde impériale russe. Alexandre et François furent témoins de ce désastre des hauteurs d'Austerlitz.

Au même moment, le centre de l'armée, commandé par le maréchal Bernadotte, s'avance et repousse avec succès de belles



charges de cavalerie; la division du général Caffarelli détruit les hussards de la garde russe. Pas un corps ne fit un mouvement rétrograde. La garde à pied pleurait de rage de ne pouvoir donner; et l'empereur lui disait pour la consoler : « Réjouissez-vous de ne rien faire; tant mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. »

Le général Vandamme, en commençant son premier changement de direction à droite, eut un échec. Le 4<sup>e</sup> régiment de ligne perdit une de ses aigles dans une charge de cavalerie exécutée sur lui par la garde russe; mais les chasseurs de la garde et les grenadiers de service près de l'empereur chargèrent si à propos que cet accident n'eut pas de suite.



Entrevue de Napoléon et d'Alexandre. (D'après le tableau de Gros.)

Après ce deuxième changement de direction à droite de la même division Vandamme, alors en communication avec la division Saint-Hilaire, Napoléon ordonna à celle des divisions de Bernadotte qui suivait le mouvement d'aller droit devant elle et de ne plus suivre la direction de Vandamme. Cette division le fit; elle combattit l'infanterie de la garde russe, l'enfonça et la mena tambour battant une bonne lieue, mais elle revint à sa position : on ne put savoir pourquoi. L'empereur, qui avait suivi le mouvement de la division Vandamme, fut fort étonné, en revenant le soir, de trouver cette division de Bernadotte où il l'avait laissée lui-même le matin; il en fut fort mécontent et avec raison.

La gauche de l'armée française, sous les ordres du maréchal Lannes et où était toute la cavalerie aux ordres de Murat, avait enfoncé et mis en fuite toute la droite de l'armée russe qui, à la nuit tombante, prit la route d'Austerlitz pour se rallier aux débris de l'autre portion de cette armée que Soult avait combattue. Si la

division de Bernadotte eût continué à marcher encore une demi-heure, au lieu de revenir à sa première position, elle se serait trouvée à cheval sur la route d'Austerlitz à Hollitsch, où la droite de l'armée russe faisait sa retraite. En empêchant ce mouvement, elle complétait sa destruction.

Toute la journée fut une suite de manœuvres dont pas une ne manqua, et qui coupèrent l'armée russe, surprise dans un mouvement de flanc, en autant de tronçons qu'on lui présenta de têtes de colonnes pour l'attaquer.

A une heure après-midi, la victoire fut décidée. Elle n'avait pas été un instant douteuse. La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite, où l'aile gauche des Russes, qui avait été cernée et repoussée de toutes les hauteurs, se trouvait dans un bas-fond. L'ennemi s'y porte avec 20 pièces de canon. Là, les divisions ennemies, écrasées par l'artillerie qui plonge sur elles, pressées de tous côtés par des attaques différentes, acculées à un lac, enfermées dans un cercle de feu, périssent, déposent les armes, ou se noient en voulant fuir sur la glace qui se rompt sous leur poids. La défaite des alliés est complète.

L'empereur envoie le général Bertrand et le colonel Dalmagne avec des escadrons de la garde pour parcourir les environs du champ de bataille et ramener les fuyards.

15.000 hommes tués, un nombre énorme de blessés, 20.000 prisonniers, 40 drapeaux, 200 pièces de canon et 400 voitures d'artillerie, tous les gros équipages, une grande quantité de chevaux furent les fruits de l'immortelle journée d'Austerlitz. Les généraux russes Buxhowden et Kutusow, les généraux français Saint-Hilaire, Kellermann, Walter, Thiébaud, Sébastiani, Compan, Rapp qui, à la tête des grenadiers à cheval, fit prisonnier le prince Reppin, commandant les chevaliers de la garde russe, le colonel Corbineau, écuyer de l'empereur, furent blessés. La garde regretta beaucoup le colonel des chasseurs à cheval Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde russe, qui fut prise. Le colonel Mazas, du 14<sup>e</sup> de ligne, périt aussi sur le champ de bataille.

Le général Roger Valhubert mourut des suites de ses blessures. Il écrivit à l'empereur une heure avant d'expirer : « J'aurais voulu faire plus pour vous ; je meurs dans une heure ; je ne regrette pas la vie puisque j'ai participé à une victoire qui assure un règne heureux. Quand vous penserez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à ma mémoire. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille ; je n'ai pas besoin de vous la recommander. »

Il était digne de guider de tels soldats, l'homme qui savait allumer dans leur cœur un aussi grand enthousiasme pour sa cause, et qui conservait leur confiance au delà même de la mort !



Le soir même de la journée, et pendant plusieurs heures de la nuit, l'empereur parcourut le champ de bataille, et laissa à chaque soldat blessé une garde qui le faisait transporter dans les ambulances : les ennemis ne furent pas oubliés ; mais, malgré toute la diligence des chirurgiens, les charges avaient été si meurtrières que, quarante-huit heures après la bataille, un grand nombre de Russes n'avaient pas encore été pansés.

Les soldats du train s'étaient conduits avec intrépidité, et l'artillerie avait fait un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en rendit compte à Napoléon, il répondit :

« Ces succès me font plaisir, car je n'oublie pas que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière militaire. »

A mesure qu'on lui rapportait les nombreux traits de courage qui illustrèrent cette journée, il disait : « Vraiment, il me faudra toute ma puissance pour récompenser tous ces braves gens. »

Ainsi, au milieu de l'enivrement d'une aussi belle victoire, l'ancien élève de Brienne se souvenait d'où il était parti et n'était pas ingrat envers ceux qui l'avaient aidé à s'élever.

Rien n'égalait la gaité des soldats français à leur bivouac. A peine apercevaient-ils un officier de l'empereur qu'ils criaient : « L'empereur a-t-il été content de nous ? »

Le 3 décembre, Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante :

« Soldats,

« Je suis content de vous ; vous avez, à la journée d'Austerlitz, « justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez « décoré vos aigles d'une gloire immortelle. Une armée de « 190.000 hommes, commandée par les empereurs de Russie et « d'Autriche, a été en moins de quatre heures dispersée ou coupée : ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de « Russie, 120 pièces de canon, 20 généraux, plus de 30.000 prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. « Cette infanterie, tant vantée et en nombre supérieur, n'a pu « résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à « redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été « vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée ; mais, « comme je l'ai promis à mon peuple, avant de passer le Rhin, « je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure « des récompenses à nos alliés.

« Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire, qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux. Mais, dans le même moment, nos ennemis

« pensaient à la détruire et à l'avilir; et cette couronne de fer,  
« conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obli-  
« ger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis; projets  
« téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du  
« couronnement de votre empereur, vous avez anéantis et con-  
« fondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous bra-  
« ver et de nous menacer que de nous vaincre.

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le  
« bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous  
« ramènerai en France; là, vous serez l'objet de mes plus tendres  
« sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira  
« de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde :  
« Voilà un brave! »

Le 4 décembre, l'empereur d'Autriche vint saluer le vainqueur à son bivouac : « — Je n'habite point d'autre palais depuis deux mois, » lui dit Napoléon. « — Vous savez si bien tirer parti de cette habitation, répondit François II, qu'elle doit vous plaire. »

Ces deux princes convinrent ensemble d'un armistice, et des principales conditions de la paix qui devait être signée sous peu de jours. L'empereur d'Autriche demanda aussi une trêve pour les troupes russes qui étaient cernées, et Napoléon la lui accorda, à condition qu'elles évacueraient l'Allemagne.

On assure qu'après cette conférence, Napoléon s'écria : « Cet homme me fait faire une faute! j'aurais pu suivre ma victoire, et prendre toute l'armée russe et autrichienne ». Il semblait que, lisant dans l'avenir, il se repentait déjà de ses impolitiques concessions envers ses ennemis.

Savary fut envoyé vers Alexandre, pour savoir s'il adhérerait à la capitulation conclue en son nom par François. L'armée de ce prince était sans artillerie ni bagages, et dans un épouvantable désordre. Le général Meerfeldt avait été repoussé de Godding par le maréchal Davoust, et les Russes étaient enveloppés de toutes parts; pas un homme ne pouvait s'échapper.

Le prince Czartoriski introduisit le général Savary près de l'empereur. « Dites à votre maître que je m'en vais, qu'il a fait hier des miracles, dit l'empereur Alexandre, que cette journée a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel, qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. C'est la première bataille où je me trouve; et j'avoue que la rapidité de ses manœuvres n'a jamais laissé le temps de secourir aucun des points qu'il a successivement attaqués: partout vous étiez deux fois autant de monde que nous. »

« — Sire, répondit le général Savary, Votre Majesté a été mal informée, car, en totalité, votre armée avait une supériorité numérique d'au moins 25.000 hommes sur la nôtre; en outre,



« nous avons trois divisions d'infanterie qui n'ont pas pris part  
« à la bataille; nous n'en avons employé bien vivement que six  
« d'infanterie. A la vérité, nous avons beaucoup manœuvré, la  
« même division a combattu successivement dans différentes  
« directions : c'est ce qui nous a multipliés pendant toute la  
« journée. C'est l'art de la guerre. L'empereur qui est à sa qua-  
« rantième bataille, ne manque jamais à cela. Il pourrait encore,  
« avec les troupes qui n'ont pas été engagées, faire une armée  
« aussi forte que celle qui a donné avant-hier, et marcher contre  
« l'archiduc Charles, si tout n'était pas terminé; du moins, cela  
« dépend de Votre Majesté.

« — De quoi s'agit-il? dit Alexandre.

« — Sire, de savoir si Votre Majesté accepte les propositions  
« qui la concernent dans ce qui a été convenu entre l'empereur  
« d'Autriche et l'empereur Napoléon.

« — Oui, je l'accepte, reprit Alexandre, c'est pour le roi des  
« Romains que je suis venu; il me dégage, il est content de tout  
« ce qui lui est promis, je dois l'être aussi, puisque je ne formais  
« pas de vœux pour moi.

— « L'empereur m'a chargé d'ajouter qu'il désirait que l'ar-  
« mée de Votre Majesté sortit des états autrichiens par la route  
« militaire la plus courte, en faisant chaque jour le chemin ordi-  
« naire que fait une troupe en marche.

« — Eh bien! soit, j'y consens, dit l'empereur de Russie,  
« mais quelle garantie exige votre maître, et quelle garantie  
« ai-je moi-même que, pendant que vous êtes ici, vos troupes ne  
« feront pas quelque mouvement contre moi? Suis-je en sûreté?

« — L'empereur a prévu cette objection.

« — Eh bien! quelle garantie exige-t-il de moi?

« — Sire, l'empereur m'a chargé de demander à Votre Majesté  
« sa parole, et m'a ordonné, aussitôt que je l'aurais reçue, de  
« passer dans le corps du général Davoust pour suspendre son  
« mouvement.

« — Je vous la donne, dit Alexandre avec un air de satisfac-  
« tion, et je vais de suite me préparer à exécuter ce qui a été  
« convenu. »

L'empereur de Russie partit lui-même dans la nuit du 4 au  
5 décembre et deux jours après son arrivée se mit en marche  
sur trois colonnes pour la Russie.

Avant de quitter Vienne, l'empereur fit paraître deux procla-  
mations adressées, l'une aux habitants de Vienne, l'autre à ses  
soldats.

« Soldats,

« La paix entre moi et l'empereur d'Autriche est signée. Vous  
« avez dans cette arrière-saison fait deux campagnes; vous avez  
« rempli tout ce que j'attendais de vous.

« Je vais partir pour me rendre à la capitale.

« J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués : je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis.

« Vous avez vu votre empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues ; je veux que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartiennent au souverain du plus grand peuple de l'univers.

« Je donnerai une grande fête, aux premiers jours de mai, à Paris, vous y serez tous ; et après nous irons où nous rappelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

« Soldats, pendant ces trois mois qui vous seront nécessaires pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées ; ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une sévère discipline.

« Que mes alliés n'aient pas à se plaindre de votre passage, et en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfants au milieu de leur famille ; mon peuple se comportera avec vous comme il le doit envers ses héros et ses défenseurs. »

« Soldats, l'idée que je vous verrai tous rangés autour de mon palais sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions ; nous célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur, et le monde nous verra tout prêts à imiter leur exemple, et à faire plus que nous n'avons fait, s'il le faut, contre ceux qui voudraient attaquer notre honneur ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent. »

Telle fut l'issue de la troisième coalition contre la France ; ainsi se termina la neuvième campagne de Napoléon qui, en soixante jours avait transporté 160.000 Français d'un petit port de la Manche, et de la péninsule italique, jusqu'au mont Krapaks et aux glaciers d'où sort la Vistule.



*Le Gérant : HENRI GAUTIER.*